

**Jacques Marseille 1945-2010****Non, tu n'aurais pas dû te taire, Marseille !**

Je ne partageais pas - c'est le moins que l'on puisse dire - les fortes convictions de Jacques Marseille. Et j'eusse estimé tout à fait incorrect, et accessoirement hypocrite, de le dissimuler. Ce pourquoi il m'arriva souvent, comme on dit, de lui rentrer dans le chou. Il me le rendit bien. Cependant, nous étions amis. Très amis. Je l'aimais beaucoup. Et sa disparition me bouleverse. Oui c'est possible. Dieu sait si je voudrais qu'on acceptât plus naturellement que cela, en effet, est possible. Il avait, donc, des convictions que je ne partageais pas. Peut-être même des certitudes. Il les exprimait de façon parfois provocante, avec ténacité, avec courage aussi. Il était admiré par beaucoup, mais également détesté par d'autres, il le savait et, lui qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, fûtelle keynésienne, il l'acceptait avec cran, non sans une pointe de masochisme. Surtout, il manifesta en toute occasion une incontestable cohérence qu'expliquait peut-être le fait qu'elle était le fruit, non d'un ralliement de confort, non d'une facilité existentielle, mais d'une radicale et sans doute douloureuse évolution intellectuelle personnelle. Ainsi, lui qui avait découvert la supériorité du marché sur l'interventionnisme dirigiste, considéra-t-il, après la crise de septembre 2008, que, puisqu'il fallait laisser les gagnants s'enrichir, il était tout aussi impératif de laisser les perdants se ruiner ; que rien n'était plus choquant que de faire renflouer par l'Etat, dès lors qu'ils buvaient la tasse, ceux qui s'essuyaient les pieds sur l'Etat quand ils maximisaient allègrement leurs profits. Et qu'en conséquence il fallait laisser les banques faillies payer jusqu'au bout le prix de leurs inconséquences et de leurs méfaits. De même, ayant mis en garde contre des déficits publics qui, lorsque ceux-ci représentaient 3 % du PIB, lui apparaissaient « irresponsables », il ne fut pas de ceux qui, pour des raisons partisans, se firent une raison quand ils atteignirent 8,5 % du PIB. En clair, lui qui n'avait pas ménagé son soutien à Nicolas Sarkozy, qui lui avait prodigué ses conseils, et qui aurait pu en tirer avantage, n'économisa pas ses critiques, parfois virulentes quand il lui semblait que l'orientation choisie s'écartait singulièrement de celle qu'il avait cautionnée. Je peux témoigner que cela n'alla pas, pour lui, sans inconvénients, puisque, lorsque nous débattîmes sur Europe 1, au bout d'un an de ce face-à-face, ce n'est pas contre moi que l'Elysée manifesta fortement sa mauvaise humeur, au point de suggérer un remplacement, mais contre lui qui « osait », à l'occasion, stigmatiser les erreurs du camp qu'il était censé représenter. Cette cohérence, cette rectitude, fût-ce dans ce qui m'apparaissait comme des erreurs, je n'oserais même pas les signaler, tant chez lui elles allaient de soi, comme allait de soi le fait d'entendre et de prendre en compte les arguments de l'autre, si elles n'étaient pas devenues, ces temps-ci, si étrangement exceptionnelles. Cultivé, curieux, ouvert, disponible, profondément humain au-delà d'un discours qui donnait parfois l'impression à certains qu'il ne l'était pas, Jacques Marseille, de mon point de vue, pensait très mal. Mais avec quelle intelligence et quelle dextérité il pensait mal ! Et j'en arrive à préférer, ne serait-ce que par esthétisme, sa façon de penser mal à celle qu'ont certains, beaucoup même, de penser bien. Trop bien

Auteurs : Jean-François Kahn